

Sommaire

PENSER LA FENETRE	1
Dans ce livre, Raymond Bozier propose trente-sept fenêtres, chacune liée à une expérience de vie, la vie devenant une suite parcellisée d'univers qui s'ajoutent sans forcément se rencontrer.	1
Raymond Bozier, poète et romancier, vit et travaille à La Rochelle.	1
[texte] Bozier (Raymond) :	1
LA RUE	2
De l'espace de la page blanche à l'espace du vide sidéral, en passant par l'espace urbain, Georges Perec examine son rapport à l'espace dans toutes ses dimensions. Il détaille ici des "travaux pratiques"	2
[texte] Pérec (Georges) :	2
LE MAUVAIS VITRIER BAUDELAIRE	3
Le "Mauvais Vitrier" est l'un des cinquante Petits poèmes en prose rédigés par Baudelaire entre 1855 et 1864. Le recueil, encore appelé Le Spleen de Paris, a connu une publication posthume en 1867.	3
[texte] Baudelaire :	3
L'HOMME DES FOULES	4
[texte] Poe (Edgar A) :	4

PENSER LA FENETRE

DANS CE LIVRE, RAYMOND BOZIER PROPOSE TRENTE-SEPT FENÊTRES, CHACUNE LIÉE À UNE EXPÉRIENCE DE VIE, LA VIE DEVENANT UNE SUITE PARCELLISÉE D'UNIVERS QUI S'AJOUTENT SANS FORCÉMENT SE RENCONTRER.

Raymond Bozier, poète et romancier, vit et travaille à La Rochelle.

① « Hôtel, 7e étage » Comme à chaque fois qu'il pénètre dans une nouvelle chambre d'hôtel, le voyageur solitaire éprouve le besoin de regarder par la fenêtre et de s'assurer du dehors. Le volet est fermé. Pour l'ouvrir, il faut tirer sur une ceinture à enrouleur. En dépit de l'heure tardive et du bruit qui va suivre, le voyageur décide malgré tout de lever le rideau. A peine a-t-il commencé de soulever cette sorte de paupière murale, qu'il se surprend à espérer, de façon totalement irraisonnée, que les choses présentes de l'autre côté de la paroi ne soient pas telles qu'il a l'habitude de les voir. Qu'au lieu d'une multitude de cases rectangulaires, plus ou moins éclairées, et perdures dans la grisaille du vide, de tiroirs mal fermés, de boîtes à demi-transparentes, illuminées de l'intérieur, entassées les unes sur les autres, et comme abandonnées dans les airs par des collectionneurs insouciantes, il soir soudain confronté aux apparences d'une montagne, d'un lac, d'une mer, d'une prairie ou d'une forêt tropicale éblouissante de verdure, parfumée de fleurs rares, es-

sudant de senteurs humides, résonnant de chants d'oiseaux, de cris d'animaux sauvages, d'insectes... [...] Mais le regard, habitué aux soubresauts intempestifs de l'imaginaire, aux glissements tectoniques du cerveau, se charge très vite de ramener l'égaré à la raison du moment et de l'obliger à admettre la seule réalité qui soit : celle des immeubles, des rues, des éclairages, toute cette immensité urbaine qui rejette, en même temps qu'elle engloutit, celui qui l'observe. Malgré les millions d'habitants qui peuplent la ville, aucune silhouette n'est visible ni dans les appartements ni dans les rues ni dans les véhicules roulant sur le périphérique. Spectateur d'un théâtre sans marionnettes, le voyageur solitaire n'a pour seule consolation que les éclaircies roses et sales filtrant à travers les nuages bleu foncé de l'horizon, les rangées de lampadaires qui diffusent, selon les secteurs, des lumières orangées ou blanchâtres sur les trottoirs et les capots des voitures en stationnement. L'asphalte luit. Les étoiles sont invisibles. Les feux d'un avion de ligne clignotent très haut dans le ciel. Un pont routier, coupé en deux par une ligne blanche et traversé à son entrée par un passage piéton, enjambe le périphérique. Le contraste est saisissant entre le flot rapide et intarissable des voitures, et cette rue sinueuse et déserte qui, passé le pont, disparaît entre les immeubles.

pp. 22-23. « 1er étage d'une maison individuelle à la Pallice » Paysage dénaturé. Il faut vivre là depuis longtemps pour se rendre à la raison de énormes cuves d'essence, érigées aux limites des habitations, longtemps soumises à la rouille avant d'être peintes de couleur beige, puis décorées de larges bandeaux arc-en-ciel, alimentées par un pipe-line venant du port, reliées en leurs sommets par des passerelles métalliques [...] Abandonné à l'écart du hangar, un vieux fourgon blanc à croix rouge de la Protection civile subit l'agression des ronces et des orties. On pourrait, à trop longtemps regarder ce monde, trouver utile de le chambouler, imaginer des géants cognant sur les cuves, la confusion du ciel et de la terre, des enfants volant dans les airs, un hangar poursuivi par un chien [...] On pourrait, par la fenêtre ouverte, souhaiter disposer du pouvoir de faire jongler les êtres et les choses devant soi [...] Mais c'est dimanche, et il n'y a rien à faire.

pp. 39-40. « Impresses » les parfums des saisons les papillons de nuit la mauvaise haleine des villes les relents de campagne et de pelouse fraîchement tondue les bruissements de feuillage d'un arbre proche la chute lente et miraculeuse de la neige le claquement d'un volet le martèlement de la pluie sur les carreaux les voix des passants le va-et-vient assommant des voitures les lumières changeantes du jour l'éclairage artificiel des nuits urbaines la lune et les nuages emportés par le vent la prolifération du vide autour du crâne les façades le besoin d'épier ses semblables les reflets intérieurs des postes de télévision le soir la lumière orange des lampadaires au sodium le goudron des rues, les bordures en ciment des trottoirs

pp. 22-23. « Baie vitrée d'une cafétéria » ... zones commerciales, voies lactées, ô sœurs lumineuses, aplaties derrière vos talus bordés de poteaux en ciment supportant des grillages où s'entortillent des touffes d'herbe jaune et contre lesquels le vent plaque poches en plastique, pages de journaux, prospectus abandonnés. Zones traversées par des lignes à haute tension, reléguées aux abords des villes, là où les rocade s'abandonnent aux ponts routiers ralliant les quatre voies qui filent, entre les stations-service, les hôtels et les restaurants, retrouver au loin les mêmes désastreux décors. [...] Ô grands corps d'autobus, grappes humaines immobiles près des aubettes, vitrines, tourniquets, prospectus promenés par le vent, enseignes phosphorescentes clignotant dans les nuits automobiles comme des balises de détresse. Bleu, rouge, vert, jaune, éternels... Ô douleurs commerciales des matins blêmes et froids, des ciels bleus, des après-midi de nuages étouffants, des fins de journée mornes et glaciales, des rafales de pluie s'abattant sur la noirceur des parkings, nos larmes ruisselant sur le goudron, filant s'engloutir dans les égouts des jours, des allers-retours, des remplissages de chariots, des déambulations somnambules entre les rayons surchargés, des passages devant les étals de fruits et de légumes, les bacs de surgelés, les vêtements suspendus [...] Zones commerciales, ô fric, ô porcherie d'un monde aveuglé, restes de vie, chaussures, pantalons, articles ménagers, boîtes de conserve, valises, légumes, rangées de téléviseurs, machines à laver, entassements d'objets, des objets, des objets par-dessus tout, par-dessus nos corps attirés dès le plus jeune âge, soumis au travail de spae d'invisibles termites, séparés les uns des autres, réduits à l'état de zombies pressés d'en finir, d'épuiser la liste des courses. La mort, consommation des vivants. La fin de toute pensée imaginaire. La vie enfermée dans des sacs en plastique, promenée dans des caddies, jetée dans des coffres, transbahutée, secouée, avalée, maltraitée. [...] Que tout cela, et plus encore, monte en tremblant dans les couches d'air, forme un tourbillon, et nous soyons emportés pareillement dans l'œil du cyclone, terrorisés de nous voir ainsi disparaître.

pp. 159-162. Extrait de : Raymond Bozier, *Fenêtres sur le monde*, Éditions Fayard, 2004.

BOZIER (RAYMOND)

LA RUE

DE L'ESPACE DE LA PAGE BLANCHE À L'ESPACE DU VIDE SIDÉRAL, EN PASSANT PAR L'ESPACE URBAIN, GEORGES PEREC EXAMINE SON RAPPORT À L'ESPACE DANS TOUTES SES DIMENSIONS. IL DÉTAILLE ICI DES "TRAVAUX PRATIQUES"

②

Travaux pratiques

Observer la rue, de temps en temps, peut-être avec un souci un peu systématique. S'appliquer. Prendre son temps. Noter le lieu : la terrasse d'un café près du carrefour Bac-Saint-Germain l'heure : sept heures du soir la date 15 mai 1973 le temps : beau fixe Noter ce que l'on voit. Ce qui se passe de notable. Sait-on voir ce qui est notable ? Y a-t-il quelque chose qui nous frappe ? Rien ne nous frappe. Nous ne savons pas voir.

Il faut y aller plus doucement, presque bêtement. Se forcer à écrire ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui est le plus évident, le plus commun, le plus terne.

La rue : essayer de décrire la rue, de quoi c'est fait, à quoi ça sert. Les gens dans les rues. Les voitures. Quel genre de voitures ? Les immeubles : noter qu'ils sont plutôt confortables, plutôt cossus ; distinguer les immeubles d'habitation et les bâtiments officiels. Les magasins. Que vend-on dans les magasins ? Il n'y a pas de magasins d'alimentation. Ah ! si, il y a une boulangerie. Se demander où les gens du quartier font leur marché. Les cafés. Combien y a-t-il de cafés ? Un, deux, trois, quatre. Pourquoi avoir choisi celui-là ? Parce qu'on le connaît, parce qu'il est au soleil, parce que c'est un tabac. Les autres magasins : des antiquaires, habillement, hi-fi, etc. Ne dire, ne pas écrire « etc. ». Se forcer à épuiser le sujet même si ça a l'air grotesque, ou futile, ou stupide. On n'a encore rien regardé, on n'a fait que repérer ce que l'on avait depuis longtemps repéré.

S'obliger à voir plus platement.

Déceler un rythme : le passage des voitures : les voitures arrivent par paquets parce que, plus haut ou plus bas da la rue, elles ont été arrêtées par des feux rouges. Compter les voitures. Regarder les plaques des voitures. Distinguer les voitures immatriculées à Paris et les autres. Noter l'absence des taxis alors que, précisément, il semé qu'il y ait de nombreuses personnes qui en attendent.

Lire ce qui est écrit dans la rue : colonnes Morriss, kiosque à journaux, affiches, panneaux de circulation, graffiti prospectus jetés à terre, enseignes des magasins.

Beauté des femmes. La mode est aux talons trop hauts.

Déchiffrer un morceau de ville, en déduire des évidences : la hantise de la propriété, par exemple. Décrire le nombre des opérations auxquelles se livre le

conducteur d'un véhicule automobile lorsqu'il se gare à seule fin d'aller faire l'emplette de cent grammes de pâtes de fruits : — se garer au moyen d'un certain nombre de manœuvres — couper le contact — retirer la clé, déclenchant ainsi un premier dispositif anti-vol — s'extirper du véhicule — relever la glace de la portière avant gauche — la verrouiller — vérifier que la portière arrière gauche est verrouillée ; sinon : l'ouvrir relever la poignée de l'intérieur claquer la portière vérifier qu'elle est effectivement verrouillée. — faire le tour de la voiture ; le cas échéant, vérifier que le coffre est bien fermé à clé — vérifier que la portière arrière droite est verrouillée ; sinon, recommencer l'ensemble des opérations déjà effectué sur la portière arrière gauche) — relever la glace de la portière avant droite — fermer la portière avant droite — la verrouiller — jeter, avant de s'éloigner, un regard circulaire comme pour s'assurer que la voiture est encore là et que nul ne viendra la prendre.

Déchiffrer un morceau de ville. Ses circuits : pourquoi les autobus vont-ils de tel endroit à tel autre ? Qui choisit les itinéraires, et en fonction de quoi ? Se souvenir que le trajet d'un autobus parisien intra-muros est défini par un nombre de deux chiffres dont le premier décrit le terminus central et le second le terminus périphérique. Trouver des exemples, trouver des exceptions : tous les autobus dont le numéro commence par le chiffre 2 partent de la gare Saint-Lazare, par le chiffre 3 de la gare de l'Est ; tous les autobus dont le numéro se termine par un 2 aboutissent grosso modo dans le 16^e arrondissement ou à Boulogne. (Avant, c'était des lettres : l'S, cher à Queneau, est devenu, le 84 ; s'attendrir au souvenir des autobus à plate-forme, la forme des tickets, le receveur avec sa petite machine accrochée à sa ceinture...)

Les gens dans les rues : d'où qu'ils viennent ? Où qu'ils vont ? Qui qu'ils sont ?

Gens pressés. Gens lents. Paquets. Gens prudents qui ont pris leur imperméable. Chiens : ce sont les seuls animaux visibles. On ne voit pas d'oiseaux — on sait pourtant qu'il y a des oiseaux — on ne les entend pas non plus. On pourrait apercevoir un chat en train de se glisser sous une voiture mais cela ne se produit pas.

Il ne se passe rien, en somme.

Essayer de classer les gens : ceux qui sont du quartier et ceux qui ne sont pas du quartier. Il ne semble pas y avoir de touristes. L'époque ne s'y prête pas, et d'ailleurs le quartier n'est pas spécialement touristique. Quelles sont les curiosités du quartier ? L'hôtel de Salomon Bernard ? L'église Saint Thomas-d'Aquin ? Le n 5 de la rue Sébastien-Bottin ?

Du temps passe. Boire son demi. Attendre. Noter que les arbres sont loin (là-bas, sur le boulevard Saint-Germain et sur le boulevard Raspail), qu'il n'y a pas de cinémas, ni de théâtres, qu'on ne voit aucun chantier visible, que la plupart des maisons semblent avoir obéi aux prescriptions de ravalement.

Un chien, d'une espèce rare (lévrier afghan ? sloughi ?)

Une Land-Rover que l'on dirait équipée pour traverser le Sahara (malgré soi, on ne note que l'insolite, le particulier le misérablement exceptionnel : c'est le contraire qu'il faudrait faire)

Continuer Jusqu'à ce que le lieu devienne improbable jusqu'à ressentir, pendant un très bref instant, l'impression d'être dans une ville étrangère, ou, mieux encore, jusqu'à ne plus comprendre ce qui se passe ou ce qui ne se passe pas, que le lieu tout entier devienne étranger, que l'on ne sache même plus que ça s'appelle une ville, une rue, des immeubles, des trottoirs...

Faire pleuvoir des pluies diluviennes, tout casser, faire pousser de l'herbe, remplacer les gens par des vaches, voir apparaître, au croisement de la rue du Bac et du boulevard Saint-Germain, dépassant de cent mètres les toits des immeubles, King-Kong, ou la souris fortifiée de Tex Avery !

Ou bien encore : s'efforcer de se représenter, avec le plus de précision possible, sous le réseau des rues, l'enchevêtrement des égouts, le passage des lignes de métro, la prolifération invisible et souterraine des conduits (électricité, gaz, lignes téléphoniques, conduites d'eau, réseau des pneumatiques) sans laquelle nulle vie ne serait possible à la surface.

En dessous, juste en dessous, ressusciter l'éocène : le calcaire à meulière, les marnes et les caillasses, le gypse, le calcaire lacustre de Saint-Ouen, les sables de Beauchamp, le calcaire grossier, les sables et les lignites du Soissonnais, l'argile plastique, la craie.

Extrait de : Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Éditions Galilée, 1974.

PÉREC (GEORGES)

LE MAUVAIS VITRIER BAUDELAIRE

LE "MAUVAIS VITRIER" EST L'UN DES CINQUANTE PETITS POÈMES EN PROSE RÉDIGÉS PAR BAUDELAIRE ENTRE 1855 ET 1864. LE RECUEIL, ENCORE APPELÉ LE SPLEEN DE PARIS, A CONNU UNE PUBLICATION POSTHUME EN 1867.

③

Il y a des natures proprement contemplatives et tout à fait impropres à l'action, qui cependant, sous une impulsion mystérieuse et inconnue, agissent quelquefois avec une rapidité dont elles se seraient crues elles-mêmes incapables.

Tel qui, craignant de trouver chez son concierge une nouvelle chagrinante, rôde lâchement une heure devant sa porte sans oser rentrer, tel qui garde quinze jours une lettre sans la décacheter, ou ne se résigne qu'au bout

de six mois à opérer une démarche nécessaire depuis un an, se sentent quelquefois brusquement précipités vers l'action par une force irrésistible, comme la flèche d'un arc. Le moraliste et le médecin, qui prétendent tout savoir, ne peuvent pas expliquer d'où vient si subitement une si folle énergie à ces âmes paresseuses et voluptueuses, et comment, incapables d'accomplir les choses les plus simples et les plus nécessaires, elles trouvent à une certaine minute un courage de luxe pour exécuter les actes les plus absurdes et souvent même les plus dangereux.

Un de mes amis, le plus inoffensif rêveur qui ait existé, a mis une fois le feu à une forêt pour voir, disait-il, si le feu prenait avec autant de facilité qu'on l'affirme généralement. Dix fois de suite, l'expérience manqua ; mais, à la onzième, elle réussit beaucoup trop bien.

Un autre allumera un cigare à côté d'un tonneau de poudre, pour voir, pour savoir, pour tenter la destinée, pour se contraindre lui-même à faire preuve d'énergie, pour faire le joueur, pour connaître les plaisirs de l'anxiété, pour rien, par caprice, par désœuvrement.

C'est une espèce d'énergie qui jaillit de l'ennui et de la rêverie ; et ceux en qui elle se manifeste si opinément sont, en général, comme je l'ai dit, les plus indolents et les plus rêveurs des êtres.

Un autre, timide à ce point qu'il lui faut rassembler toute sa pauvre volonté pour entrer dans un café ou passer devant le bureau d'un théâtre, où les contrôleurs lui paraissent investis de la majesté de Minos, d'Eaque et de Rhadamante, sautera brusquement au cou d'un vieillard qui passe à côté de lui et l'embrassera avec enthousiasme devant la foule étonnée.

Pourquoi ? Parce que... parce que cette physionomie lui était irrésistiblement sympathique ? Peut-être ; mais il est plus légitime de supposer que lui-même il ne sait pas pourquoi.

J'ai été plus d'une fois victime de ces crises et de ces élans, qui nous autorisent à croire que des Démons se glissent en nous et nous font accomplir, à notre insu, leurs plus absurdes volontés.

Un matin je m'étais levé maussade, triste, fatigué d'oisiveté, et poussé, me semblait-il, à faire quelque chose de grand, une action d'éclat ; et j'ouvris la fenêtre, hélas !

(Observez, je vous prie, que l'esprit de mystification qui, chez quelques personnes, n'est pas le résultat d'un travail ou d'une combinaison, mais d'une inspiration fortuite, participe beaucoup, ne fût-ce que par l'ardeur du désir, de cette humeur, hystérique selon les médecins, satanique selon ceux qui pensent un peu mieux que les médecins, qui nous pousse sans résistance vers une foule d'actions dangereuses ou inconvenantes).

La première personne que j'aperçus dans la rue, ce fut un vitrier dont le cri perçant, discordant, monta jusqu'à moi à travers la lourde et sale atmosphère parisienne. Il me serait d'ailleurs impossible de dire

pourquoi je fus pris à l'égard de ce pauvre homme d'une haine aussi soudaine que despotique.

« – Hé ! Hé ! » et je lui criai de monter. Cependant je réfléchissais, non sans quelque gaieté, que, la chambre étant au sixième étage et l'escalier fort étroit, l'homme devait éprouver quelque peine à opérer son ascension et accrocher en maint endroit les angles de sa fragile marchandise.

Enfin il parut : j'examinai curieusement toutes ses vitres, et je lui dis :

« – Comment ? vous n'avez pas de verres de couleur ? des verres roses, rouges, bleus, des vitres magiques, des vitres de paradis ? Impudent que vous êtes ! vous osez vous promener dans des quartiers pauvres, et vous n'avez pas même de vitres qui fassent voir la vie en beau ! »

Et je le poussai vivement dans l'escalier, où il trébucha en grognant.

Je m'approchai du balcon et je me saisis d'un petit pot de fleurs, et quand l'homme reparut au débouché de la porte, je laissai tomber perpendiculairement mon engin de guerre sur le rebord postérieur de ses crochets ; et le choc le renversant, il acheva de briser sous son dos toute sa pauvre fortune ambulatoire qui rendit le bruit éclatant d'un palais de cristal crevé par la foudre.

Et, ivre de ma folie, je lui criai furieusement : « La vie en beau ! la vie en beau ! »

Ces plaisanteries nerveuses ne sont pas sans péril, et on peut souvent les payer cher. Mais qu'importe l'éternité de la damnation à qui a trouvé dans une seconde l'infini de la jouissance ?

Baudelaire, *Le Spleen de Paris*, 1864.

BAUDELAIRE

L'HOMME DES FOULES

④

L'Homme des foules Edgar Allan Poe (1809-1849)

Edgar Poe par Edouard Manet Cette rue est une des principales artères de la ville, et elle avait été pleine de monde toute la journée. Mais à la tombée de la nuit, la foule s'accrut de minute en minute ; et, quand tous les réverbères furent allumés, deux courants de la population s'écoulaient, épais et continus, devant la porte. Je ne m'étais jamais senti dans une situation semblable à celle où je me trouvais en ce moment particulier de la soirée, et ce tumultueux océan de têtes humaines me remplissait d'une délicieuse émotion toute nouvelle. À la longue, je ne fis plus aucune attention aux choses qui se passaient dans l'hôtel, et je m'absorbai dans la contemplation de la scène du dehors. Mes observations prirent d'abord un tour abstrait et généralisateur. Je regardais les passants par masses, et ma pensée ne les considérait que dans leurs rapports collectifs. Bientôt, cependant, je descendis au détail, et j'examinai avec un intérêt minutieux les innombrables variétés de figure, de toilette, d'air, de

démarche, de visage et d'expression physiologique. Le plus grand nombre de ceux qui passaient avaient un maintien convaincu et propre aux affaires, et ne semblaient occupés qu'à se frayer un chemin à travers la foule. Ils fronçaient les sourcils et roulaient les yeux vivement ; quand ils étaient bousculés par quelques passants voisins, ils ne montraient aucun symptôme d'impatience, mais rajustaient leurs vêtements et se dépêchaient. D'autres, une classe fort nombreuse encore, étaient inquiets dans leurs mouvements, avaient le sang à la figure, se parlaient à eux-mêmes et gesticulaient, comme s'ils se sentaient seuls par le fait même de la multitude innombrable qui les entourait. Quand ils étaient arrêtés dans leurs marches, ces gens-là cessaient tout à coup de marmotter, mais redoublaient leurs gesticulations, et attendaient, avec un sourire distrait et exagéré, le passage des personnes qui leur faisaient obstacle. S'ils étaient poussés, ils saluaient abondamment les pousseurs, et paraissaient accablés de confusion. — Dans ces deux vastes classes d'hommes, au-delà de ce que je viens de noter, il n'y avait rien de bien caractéristique. Leurs vêtements appartenaient à cet ordre qui est exactement défini par le terme : décent. C'étaient indubitablement des gentils-hommes, des marchands, des attorneys, des fournisseurs, des agioteurs, — les eupatrides et l'ordinaire banal de la société, — hommes de loisir et hommes activement engagés dans des affaires personnelles, et les conduisant sous leur propre responsabilité. Ils n'excitèrent pas chez moi une grande attention. La race des commis sautait aux yeux, et là je distinguai deux divisions remarquables. Il y avait les petits commis des maisons à esbrouffe, — jeunes messieurs serrés dans leurs habits, les bottes brillantes, les cheveux pommadés et la lèvre insolente. En mettant de côté un certain je ne sais quoi de fringant dans les manières qu'on pourrait définir genre calicot, faute d'un meilleur mot, le genre de ces individus me parut un exact fac-similé de ce qui avait été la perfection du bon ton douze ou dix-huit mois auparavant. Ils portaient les grâces de rebut de la gentry ; — et cela, je crois, implique la meilleure définition de cette classe. Quant à la classe des premiers commis de maisons solides, ou des steady old fellows, il était impossible de s'y méprendre. On les reconnaissait à leurs habits et pantalons noirs ou bruns, d'une tournure confortable, à leurs cravates et à leurs gilets blancs, à leurs larges souliers d'apparence solide, avec des bas épais ou des guêtres. Ils avaient tous la tête légèrement chauve, et l'oreille droite, accoutumée dès longtemps à tenir la plume, avait contacté un singulier tic d'écartement. J'observai qu'ils ôtaient ou remettaient toujours leurs chapeaux avec les deux mains, et qu'ils portaient des montres avec de courtes chaînes d'or d'un modèle solide et ancien. Leur affectation, c'était la respectabilité, — si toutefois il peut y avoir une affectation aussi honorable. Il y avait bon nombre de ces individus d'une apparence brillante que je reconnus facilement pour appartenir à la race des filous de la haute pègre dont toutes les grandes villes sont infestées.

J'étudiai très curieusement cette espèce de gentry, et je trouvai difficile de comprendre comment ils pouvaient être pris pour des gentlemen par les gentlemen eux-mêmes. L'exagération de leurs manchettes, avec un air de franchise excessive, devait les trahir du premier coup. Les joueurs de profession, — et j'en découvris un grand nombre, — étaient encore plus aisément reconnaissables. Ils portaient toutes les espèces de toilettes, depuis celle du parfait maquereau, joueur de gobelets, au gilet de velours, à la cravate de fantaisie, aux chaînes de cuivre doré, aux boutons de filigrane, jusqu'à la toilette cléricalle, si scrupuleusement simple, que rien n'était moins propre à éveiller le soupçon. Tous cependant se distinguaient par un teint cuit et basané, par je ne sais quel obscurcissement vaporeux de l'œil, par la compression et la pâleur de la lèvre. Il y avait, en outre, deux autres traits qui me les faisaient toujours deviner : — un ton bas et réservé dans la conversation, et une disposition plus qu'ordinaire du pouce à s'étendre jusqu'à faire angle droit avec les doigts. — Très souvent, en compagnie de ces fripons, j'ai observé quelques hommes qui différaient un peu par leurs habitudes ; cependant, c'étaient toujours des oiseaux de même plumage. On peut les définir : des gentlemen qui vivent de leur esprit. Ils se divisent pour dévorer le public en deux bataillons, — le genre dandy et le genre militaire. Dans la première classe, les caractères principaux sont longs cheveux et sourires ; et dans la seconde, longues redingotes et froncements de sourcils. En descendant l'échelle de ce qu'on appelle gentility, je trouvai des sujets de méditation plus noirs et plus profonds. Je vis des colporteurs juifs avec des yeux de faucon étincelants dans des physionomies dont le reste n'était qu'abjecte humilité ; de hardis mendiants de profession bousculant des pauvres d'un meilleur titre, que le désespoir seul avait jetés dans les ombres de la nuit pour implorer la charité ; des invalides tout faibles et pareils à des spectres sur qui la mort avait placé une main sûre, et qui clopinaient et vacillaient à travers la foule, regardant chacun au visage avec des yeux pleins de prières, comme en quête de quelque consolation fortuite, de quelque espérance perdue ; de modestes jeunes filles qui revenaient d'un labeur prolongé vers un sombre logis, et reculaient plus éplorées qu'indignées devant les œillades des drôles dont elles ne pouvaient même pas éviter le contact direct ; des prostituées de toute sorte et de tout âge, — l'incontestable beauté dans la primeur de sa féminité, faisant rêver de la statue de Lucien dont la surface était de marbre de Paros et l'intérieur rempli d'ordures, — la lépreuse en haillons, dégoûtante et absolument déchuë, — la vieille sorcière, ridée, peinte, plâtrée, surchargée de bijouterie, faisant un dernier effort vers la jeunesse, — la pure enfant à la forme non mûre, mais déjà façonnée par une longue camaraderie aux épouvantables coquetteries de son commerce, et brûlant de l'ambition dévorante d'être rangée au niveau de ses aînées dans le vice ; des ivrognes innombrables et indescriptibles, ceux-ci déguenillés, chancelants, désarticulés,

avec le visage meurtri et les yeux ternes, — ceux-là avec leurs vêtements entiers, mais sales, une crânerie légèrement vacillante, de grosses lèvres sensuelles, des faces rubicondes et sincères, — d'autres vêtus d'étoffes qui jadis avaient été bonnes, et qui maintenant encore étaient scrupuleusement brossées, — des hommes qui marchaient d'un pas plus ferme et plus élastique que nature, mais dont les physionomies étaient terriblement pâles, les yeux atrocement effarés et rouges, et qui, tout en allant à grands pas à travers la foule, agrippaient avec des doigts tremblants tous les objets qui se trouvaient à leur portée ; et puis des pâtisseries, des commissionnaires, des porteurs de charbon, des ramoneurs ; des joueurs d'orgue, des montreurs de singes, des marchands de chansons, ceux qui vendaient avec ceux qui chantaient ; des artisans déguenillés et des travailleurs de toute sorte épuisés à la peine, — et tous pleins d'une activité bruyante et désordonnée qui affligeait par ses discordances et apportait à l'œil une sensation douloureuse.

Extrait de : Edgar Allan Poe, « L'Homme des foules », Nouvelles histoires extraordinaires, traduction de Charles Baudelaire, réédition Gallimard, coll. Folio

PŒ (EDGAR A)